

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PERE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

No. 3.

DEUXIEME ENTRETEN.

(Suite).

Où l'on fait connaissance avec un nouveau venu qui n'a rien oublié, mais qui apprend tous les jours quelque chose.—Puis- sance de l'imagination.—Il raconte une vieille histoire à faire rougir... et dont la mère bien pensante ne permettra pas la lecture à son fils.—Dépêche inattendue et merveilleuse.—Où la conversation tombe encore sur l'affaire du Pacifique, ce qui fournit à Monsieur Languille l'occasion d'exposer ses nouveaux principes politiques et de parler pour arriver au parlement.—Où mamzelle Jacqueline s'entretient de choses et d'autres, ce qui n'est pas nouveau.—Où le docteur Boudin explique à Quenoche qui n'y comprend goutte, le droit du Comte de Chambord au trône de France.—Débat entre nos deux amis.—Le docteur confond enfin Quenoche d'un seul mot.

La porte s'ouvrit lentement et laissa voir un vieillard à demi courbé, s'appuyant sur un gros bâton noueux et portant suspendu à une courroie, passée sur une épaule, un vieux sac de voyage. De longues mèches de cheveux blancs flottant sur ses épaules, s'échappent d'un chapeau dont les bords, jadis larges, ont perdu leur forme primitive et tombent irrégulièrement sur son visage ridé par les ans et peut être par la misère. Dans le cordon du chapeau est passée une pipe de terre dont la couleur d'un jaune noirâtre prouve un long état de service. Ses vêtements sont vieux et indiquent par leur coupe variée que les diverses parties datent d'époques différentes ou que plusieurs personnes y ont contribué. De nombreuses réparations pourraient faire croire que leur propriétaire actuel en est réduit à la mendicité si son attitude, encore

fière, et une certaine régularité dans la disposition de son accoutrement, pourtant disparate, ne donnaient le démenti à cette supposition.

—Peut-on entrer, ma bonne dame ? dit l'inconnu, d'une voix encore sonore ; la nuit me rattrape en chemin et l'air commence à se faire un peu frais pour mes vieux membres. Et puis j'ai beaucoup marché aujourd'hui ; je ne serais pas fâché de me reposer un peu.

Mademoiselle Jacqueline, ne répond pas de suite. Elle va à l'armoire, coupe un gros morceau de pain qu'elle graisse d'une couche de saindoux et l'offrant à l'inconnu :

—Tenez, mon pauvre homme, c'est tout ce que je puis faire pour vous ce soir, et que le bon Dieu vous conduise. Voyez-vous, il vient tant de quêteux de ce temps-ci que si on assistait tout le monde il ne nous resterait bientôt plus rien pour nous mêmes. En voilà au moins six qui passent par ici aujourd'hui. Je ne donne qu'aux vieux ; parce qu'enfin ce n'est pas de leur faute ; mais quant aux jeunes qui peüvent travailler, je leur flanque la porte au nez. On ne peut plus trouver personne pour se faire aider aux travaux et il faudrait entretenir des paresseux.

L'inconnu, repoussant doucement le pain que lui tend la ménagère.—Merci ma bonne dame, je n'ai pas faim pour le moment. Tout ce que je vous demandais c'est la permission de me reposer et de me réchauffer un peu, et, si c'était possible sans vous déranger, de me laisser passer la nuit dans un coin. Satanchien ! on ne refuse pas cela à un pauvre vieillard. Cependant..... si cela vous gêne.

Jacqueline.—Oh ! pour vous reposer, je ne dis pas, mais passer la nuit ici ça ne se peut guère. Voyez-vous dans cette saison il rôde tant de gens inconnus que si je les écoutais tous ma maison serait bientôt une vraie auberge.

L'inconnu entre, défait lentement son sac, le pose derrière la porte, place son chapeau sur son bâton et vient auprès du poêle auquel il tourne le dos en relevant les deux pans de sa redingote. Mademoiselle Jacqueline le suit des yeux sans rien dire et cherche, par un examen minutieux à découvrir quel peut bien être l'individu qui s'installe ainsi chez elle. Après quelques minutes de silence l'inconnu pousse quelques exclamations de bien-être : Satanchien, madame, le poêle commence à être bon. Quand le vent souffle du nord-est comme aujourd'hui le froid vous pénètre, quoique nous ne soyons encore qu'au commencement de l'automne. Mais je me sens tout ragaillard.

Jacqueline.—Mon pauvre homme, si vous voulez vous chauffer il faudrait aller dans l'allonge où je fais encore ma cuisine. Voyez-vous je ne fais pas encore de feu ici à cause des mouches.

L'inconnu. mettant la main sur le poêle et riant. C'est pourtant vrai. Satanchien ! que je suis bête. Allons, vous ne me reprochez pas le bois brûlé à mon intention. Eh ! que de choses sont de même dans la vie : moi qui croyais que l'imagination n'était bonne à rien, voyez donc comme on se trompe. Ah ! si elle nous servait toujours comme cela ! mais (soupirant) elle m'a joué souvent de tristes tours.

En ce moment Monsieur Bonsens qui était allé selon son habitude faire la ronde de ses étables et autres dépendances, rentre suivi de plusieurs de ses voisins qui vont prendre place autour de la salle sans faire grande attention à l'inconnu qui demeurait encore près du poêle. Bonsens l'ayant aperçu le toise, l'examine, se met la main au front comme pour y chercher un souvenir.

L'inconnu.—Bonsoir, messieurs et toute la compagnie, excusez, si je me suis installé ici sans cérémonie. Ce n'est, satanchien qu'avec la bonne permission de madame.

En entendant cette voix Bonsens fait un mouvement subit et se rapproche de l'étranger. Celui-ci jette à son tour un coup-d'œil scrutateur sur celui dont il attire ainsi l'attention et s'écrie en lui tendant les deux mains.—Eh ! Satanchien, si mes yeux et mon imagination ne me trompent pas c'est mon vieil ami Bonsens que je retrouve ici.

Bonsens, saisissant avec effusion les deux mains de l'inconnu.—Comment, toi par ici, et dans ce déguisement ? Puis se

tournant vers ses amis : Messieurs je vous présente un bon ami de jeunesse, monsieur DeGrosmont, autrefois et j'espère encore aujourd'hui l'un des plus notables marchands de Québec. Brave cœur, ancien membre de tous les comités patriotiques à l'époque des troubles et joyeux compagnon que nous surnommions Satanchien à cause d'une exclamation favorite qui me l'a fait reconnaître ce soir. Enchanté de t'avoir chez moi.

De Grosmont.—Charmé, messieurs de faire votre connaissance, surtout par l'entremise de cet excellent ami Bonsens. Ein ! en avons-nous fait des farces ensemble dans le bon tems. Hélas ! les choses ont bien changé depuis. D'abord, quant à moi, la fortune qui me souriait tant alors m'a fait faux bond ; des opérations malheureuses, trop de crédits faits, d'infidèles amis, enfin la vieille histoire, m'ont ruiné de fond en comble. Eh ! puis, voyez-vous, au temps de mes malheurs on ne connaissait pas la loi des insolubles. Quand on tombait on ne se relevait plus, satanchien.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! mais c'est bien différent aujourd'hui. On m'assure qu'il y en a certains qui tant plus ils sont ruinés de fois et tant plus ils sont riches.

De Grosmont.—Hélas ! mon cher Bonsens, je ne veux pas t'ennuyer de la longue histoire de mes infortunes. Elle t'affligerait et ne réparerait rien. Qu'il te suffise de savoir que j'ai vécu tant bien que mal en tenant les livres pour les uns, en faisant des comptes pour les autres. Mais la vue commence à se troubler, ma main tremble et ça ne va plus comme je voudrais. J'aurais bien pu avoir quelque place dans le gouvernement, mais il eût fallu pour cela m'humilier devant des gens que je n'approuve pas, voter contre ma conscience et renoncer à mes vieilles opinions. Satanchien c'est plus fort que moi ; je n'ai jamais pu m'y décider. Heureusement que mon garçon, tu sais, mon bon Jacques, que tu as vu baptiser, est allé aux États-Unis où il a bien réussi. Il m'envoie tout ce qu'il me faut, bien plus même, car à présent il ne me faut pas grand'chose et j'ai trouvé le moyen de mettre de tems à autre à la caisse d'épargne, au nom de son premier enfant, quelques économies qui pourront lui servir un jour. On ne sait pas ce qui pourrait arriver. Mon fils veut que j'aille le rejoindre et il m'a envoyé l'argent nécessaire. Mais les chars et les steamboats

coûtent cher ; j'ai de bonnes jambes encore et j'ai pensé que je pourrais faire le voyage à petites journées, passer la nuit chez les bonnes gens et surtout visiter ces paroisses patriotiques qui souffrirent tant jadis pour assurer nos libertés. On ne peut pas être trop économe vois-tu. Ma bonne étoile m'a bien servi, cette fois au moins puisqu'elle m'a conduit ici.

Bonsens. — J'en suis charmé plus que tu ne pourrais croire. Et comment as-tu trouvé le pays, ses habitants ?

De Grosmont. — Le pays magnifique, plus beau que je ne pensais. Les gens, excellents de cœur en général ; mais il me semble que, comme ceux de chez nous, ils ont terriblement dérogé sur l'article du patriotisme. J'ai entamé parfois avec eux ce que je rencontre la question politique ; la corruption des ministres ; l'enquête demandée sur leur conduite ; l'audacieuse prorogation à laquelle on a eu recours pour chasser les représentants du peuple et gagner du temps, mesure honteuse, plus grave au fond pour l'avenir du pays qu'aucune de celles qui amèneront la rébellion. Eh ! bien, le croiriez-vous ? j'ai trouvé là-dessus, la plus grande indifférence. Quelques personnes semblaient ressentir l'affront fait au peuple, d'autres ne semblaient voir dans l'affaire qu'une chance de nouvelles élections et ce que cela pourrait leur rapporter ; mais le plus grand nombre ne paraissait pas comprendre mon indignation et même ignorer qu'il se fût passé rien d'extraordinaire. On ne m'a paru estimer les députés ou les candidats que d'après la somme qu'ils peuvent mettre au jeu. Quelle déchéance, mon cher, Bonsens ! et quelle différence avec la conduite du peuple en 1837 et 38. Tu te souviens sans doute de ce que fit la population de notre faubourg St. Roch lors de l'évasion des patriotes américains, Dodge et Theller, de la citadelle de Québec. Quel contraste avec ce que j'ai vu depuis quelques années. Il y a, pourtant des signes de retour, mais satachien quel contraste ! quel contraste !

François. — Oh ! Monsieur de Satachien, contez-nous donc ça, quoique j'aie bien peur d'avoir honte aussi. Voyez-vous les temps sont si durs depuis que tout notre monde se sauve aux États que ce n'est pas aisé de refuser cinq ou dix belles piastres rien que pour aller faire un tour de voiture, prendre un coup, manger un morceau et voter pour des messieurs qu'on ne revoit quelquefois jamais. Je sais bien que c'est

mal ; mais ça ne revient que tous les cinq ans, et on a le temps d'oublier son péché. Mais contez-nous la chose de la citadelle.

De Grosmont. — Volontiers, mon ami. Mais auparavant, je vous ferai observer que c'est parceque trop de gens ont accepté ces cinq ou dix belles piastres, que la fleur de notre population est forcée d'émigrer aux États Unis. Je ne parle, satachien, pas de moi et ne me mets plus au rang des fleurs. Mais c'est comme cela.

Quenoche. — Je ne comprends pas bien ça ; je demanderai quelque jour à Monsieur Bonsens de me l'expliquer. Contez-nous d'abord cette histoire des braves gens de St. Roch.

De Grosmont. — Volontiers, mais permettez-moi de m'asseoir, car j'ai bien fait six, bonnes lieues, aujourd'hui. C'était dans l'automne de mil-huit cent, trente-huit. Des sympathiseurs américains comme on les appelait alors, avaient pris part à la révolte dans le Haut-Canada, où ils furent faits prisonniers dans une bataille et condamnés à mort par une cour martiale. Ils étaient étrangers et à cause de la diplomatie on ne les pendit pas tout de suite, mais on n'osait pas les garder si près de la frontière, de sorte qu'on les envoya, pour plus de sûreté, à la citadelle de Québec, au nombre de plus d'une douzaine, j'ai oublié le chiffre exact. Leurs chefs étaient deux jeunes gens nommés Dodge et Theller. Au bout de quelque temps les patriotes de Québec se mirent secrètement en relation avec eux et leur firent parvenir, des limes pour scier leurs barreaux, de l'opium et de la bière pour endormir les sentinelles qui les guettaient jour et nuit. Bref, après un travail bien dangereux et bien long, ils réussirent à sortir des cachots où ils étaient renfermés et à gagner le coin de la citadelle où est le mâc de pavillon, et qui surplombe une partie de la ville. Ils prirent la corde qui servait à hisser le drapeau, l'attachèrent à un canon et se laissèrent glisser le long du mur. Mais, satachien ! la corde était trop courte d'au moins vingt pieds ! N'importe ! quand il s'agit de sa vie et de sa liberté, on risque beaucoup. Ils sautèrent tous. Voyez-vous ces gas-là n'avaient pas froid aux yeux, je puis vous en parler car je m'en souviens comme si c'était hier ; il faisait noir comme chez le loup, satachien.

Quenoche. — Brrrr, ça me donne la chair de poule. Vous avez qu'à voir !

De Grosmont. — Eh ! moi je te dis qu'on n'y voyait goutte.

Jean Claude.—Vous y'étiez donc ? Ah mon Dieu ! continuez. Ils devaient tous être acrapotés en bouillie, ces braves malheureux-là.

De Grosmont.—La plupart eurent les jambes cassées ou les pieds démis et furent bientôt repris par les soldats dès que l'alarme eut été donnée. Les seuls qui purent sortir de la ville et gagner le faubourg St. Roch furent les deux chefs, Dodge et Theller qui avaient pu sauter les derniers et furent reçus par les autres qui leur firent ainsi comme qui dirait des matelats de leurs corps. Vous devez bien penser que le gouvernement et les officiers des nombreux régiments de la garnison à qui la garde des prisonniers avait été confiée, entrèrent dans une rage épouvantable quand ils surent que les oiseaux étaient envolés. Ils mirent des corps de garde sur tous les chemins, fermèrent les portes de Québec dont on ne pouvait sortir sans être examiné et fouillé. Ils offrirent des récompenses qui se montaient à quarante ou cinquante mille piastres pour ceux qui dénonceraient les fugitifs ou les personnes qui favoriseraient leur évasion.

François.—Quarante mille piastres ! Ils ont dû bientôt être repinés.

De Grosmont.—Non, mon ami, et c'est, justement pour cela que je vous raconte une aussi vieille affaire que je n'aimerais pas à voir essayer de nos jours, d'après ce qui se passe dans presque toutes les parties du pays. Non, malgré ces grosses sommes, personne ne songea à livrer les condamnés qui se cachèrent longtemps chez les braves citoyens de St. Roch. Les plus pauvres ambitionnaient l'honneur de les abriter à leur tour et, pour dérouter les limiers du gouvernement qui faisait faire chaque jour des recherches domiciliaires, on les passait d'une maison à l'autre et cela si souvent que les autorités y perdirent leur latin. Enfin, las de cette chasse qui ne donnait point de gibier, le gouvernement croyant nos amis rendus aux Etats, grâce à un tour dont je ris encore, satanichien, quand j'y pense, abandonna ses précautions et nous pûmes les renvoyer sains et saufs chez eux.

Quenoche.—Oh ! monsieur Grosmont, racontez nous encore ce dernier tour qui était le couronnement de la nique que vous aviez faite à la couronne.

De Grosmont.—Volontiers ! Nous trouvâmes un jeune homme dévoué à la cause du pays, ayant bon pied, bon œil, bon cœur, comme il y en avait tant alors. On lui

confia une lettre écrite de Québec par Dodge et Theller, mais datée des Etats-Unis et adressée à feu l'honorable A. N. Moïrin, alors l'un des plus purs patriotes du pays et caché lui-même, sa tête étant mise à prix. Cette lettre le remerciait de ce que les braves citoyens de Québec avaient fait pour eux ; l'informait qu'ils étaient arrivés chez eux en bonne santé et désirait que la présente le trouve de même. Le gouvernement qui alors ouvrait sans cérémonie toutes les lettres qui lui paraissaient suspectes, mais qui ne veut pas que le peuple en fasse autant, reçut celle des condamnés fugitifs, les crut partis et abandonna toute précaution, se contentant de persécuter, d'emprisonner à tort et à travers tous ceux dont il soupçonnait la loyauté. Eh ! bien, mes amis, n'admirez-vous pas le patriotisme généreux de ce jeune homme qui porta la fameuse lettre ? Il pouvait aller la livrer au gouvernement, indiquer le lieu de refuge des proscrits et recevoir une somme qui l'eût enrichi pour le reste de ses jours. Au lieu de cela il partit en raquettes et se rendit à travers les bois et les champs pour éviter les soldats qui couraient les chemins, au risque de périr de froid et de faim et gagna la frontière du Maine près de Kennebec où il déposa la rusée missive qui revint, fut saisie et mit le doigt dans l'œil du gouvernement. Peu de jours après Dodge et Theller prirent la route des Etats-Unis où ils arrivèrent sans encombre. Dans un voyage que je fis vers l'Ouest, vingt ans après, je rencontraï Monsieur Theller qui avait une place dans le gouvernement américain. Il ne pouvait retenir ses larmes quand il rappela tout ce qu'avaient fait pour lui les braves patriotes de St. Roch.

Jean Claude.—Et le brave jeune canadien qui lui a sauvé la vie, qu'est-il devenu ? Comment s'appelait-il ?

De Grosmont.—Je l'avoue à ma honte : je l'ai oublié.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Et voilà comme vont les choses dans ce monde ! Voilà ce beau sire Cartier qui a dit-on vendu le pays aux anglais pour un petit titre de baronnet et le droit de porter des culottes barrées d'argent comme celles des gens du cirque et qui l'a ensuite vendu à George Brown pour garder sa place de ministre ; on veut lui élever des statues, tandis qu'on oublie même le nom d'un pauvre jeune homme qui a risqué sa vie pour sauver celle de deux braves gens qui ne lui étaient

rien, tandis qu'il aurait pu gagner une grosse somme et avoir une bonne place du gouvernement pour sa vie durant. Il n'en pleut pas, allez, des citoyens comme ça. Quand j'y pense je commence à croire que, comme vous dites, nous avons fort dérogé. Depuis que nos premiers hommes font un dieu de l'argent, la liberté, l'honneur et le pays s'en vont au diable, et nos jeunesseux aux américains.

Ici la porte s'ouvre et donne passage au docteur Boudin, à son confrère Bistouri ainsi qu'à Monsieur l'avocat Languille. Ils vont tous saluer et serrer la main à ceux qui les ont précédés.

Boudin.—Quand je vous disais que je trouverais tous nos gens chez ce Bonsens qui les pervertit plus que jamais.

Bistouri.—C'est-à-dire, je suppose qu'il leur explique à la bonne franquette les honteux scandales dévoilés par ce noble député Monsieur Huntington qui n'a pas craint d'encourir la rage des ministres ni les bélemens désagréables du troupeau de moutons qui va depuis si longtemps en trotinant, sans regarder ni à droite ni à gauche, où les mènent les bergers et leurs chiens hâlelants.

Boudin.—Calomnie, calomnie, infâme calomnie. N'est-ce pas, monsieur Languille ? Voyons, aidez-moi, mon jeune ami. Vous qui êtes si dévoué à notre bonne cause, vous devez connaître tous les détails de cette abominable conspiration contre les hommes loyaux dont notre parti s'honore ; vous devez puiser les renseignements à la bonne source.

Languille hésitant.—Oui, docteur, je sais bien des choses ; je suppose qu'il se pourrait que tout ne fût pas vrai.....car des hommes comme Sir John et monsieur Langevin.....ne sont pas des gens à se compromettre dans une affaire aussi risquée. Mais enfin si c'était vrai.....bien que ce ne soit pas vraisemblable.....tousjours que j'aimerais beaucoup à connaître là-dessus l'opinion de monsieur Bonsens car je n'ai jamais oublié qu'un jour il nous disait que la confédération tuerait tous nos hommes publics et livrerait notre province à la merci des autres dès qu'il s'agirait de religion ou de nationalité. Quand je regarde nos rangs je les vois assez rompus. Ceux qui les remplissaient sont ou sur le carreau, ou empaillés dans quelque bureau public. Je suis conservateur c'est vrai.... mais je ne suis pas un féroce et quand une maison se lésarde je ne tiens pas à rester

dedans. Voyons, papa Bonsens, que dites-vous de tout cela ?

Boudin.—Je puis vous expliquer tout cela en deux mots. Monsieur Huntington est un scélérat et ceux qui l'écoutent sont des nationards. Là ! qu'avez-vous à répondre ?

François, Jean-Claude, Quenoche : Nationard vous-même.—Encrouté.—Vieux chouayen ce n'est pas une explication ça.—Laissez parler monsieur Bonsens.

Jacqueline accourant.—Eh ! mon Dieu, mon doux Saint Jacques, mon patron. Les voilà qui vont se prendre. Je gage qu'ils sont dans le pacifique. Boingre de pacifique !

Bonsens.—Mes amis ne vous échauffez pas. On ne perd jamais rien à garder son sang-froid. Vous me demandez là d'entreprendre une tâche un peu longue et même assez difficile, car il faut chercher la simple vérité au milieu d'un labyrinthe d'accusations, de dénégations, d'artifices légaux, de trames obscures, d'intrigues ourdies par l'un des escamoteurs administratifs les plus consommés que le monde constitutionnel ait peut être jamais vus, aidé d'une expérience de vingt ans, d'une conscience gélatineuse, d'écrivains sans vergogne ni scrupules et de représentants indignes ou faibles, complices pour la plupart dans la conspiration qui avait pour objet de prolonger indéfiniment le pouvoir de leurs chefs ; lesquels, en retour, devaient assurer directement ou indirectement leur fortune, celles de leurs proches ; perpétuer enfin l'existence d'un parti qui eût des longtemps ruiné le pays si ses ressources naturelles et sa position géographique ne l'eussent garanti, sauvé, malgré et en dépit de tout.

Boudin.—Halte-là mon cher ami. Il me semble que tu t'emportes toi-même après avoir conseillé le sang-froid aux autres. Où sont ce calme et ce bon sens que tu apportes ordinairement dans tous nos petits débats ?

Bonsens.—Ah ! docteur, quand on a vu, comme moi, le gouvernement de notre pays transformé depuis si longtemps en salle d'encan, les emplois publics distribués sans égard aux aptitudes, la corruption et le pécuniaire, plus ou moins bien voilés, partir des chefs jadis les plus respectés et envahir les plus humbles employés, notre population autrefois si honnête et si patriotique : quand la trahison enfin seule est récompensée, tu avoueras qu'il est permis de s'irriter un peu, surtout lorsqu'on découvre que, sans le hasard d'un malentendu entre les

complices, causé par la trop grande apreté de l'un d'eux, le peuple eût toujours ignoré que, sous prétexte d'une grande œuvre d'intérêt public, le fruit de ses pénibles labeurs passait entre les mains d'hommes auxquels il a confié si longtemps ses intérêts matériels et la garde de ses privilèges les plus chers.

Languille.—Oui, Monsieur Bonsens, le scandale devient par ma foi trop fort pour qu'on l'endure davantage. Vous savez que voilà six ans que je m'égosille et m'éténue à soutenir, envers et contre tous les indignes ministres qui nous gouvernent ; que j'ai pallié, voilà, expliqué de mon mieux au bon peuple crédule, aux électeurs ébahis, les abominables moyens dont ils se sont servis pour demeurer au pouvoir et gorgés d'argent et d'honneurs leurs viles créatures, oh ! bien, je n'en suis pas plus avancé et tandis que nos meneurs, les secrétaires et trésoriers des comités électoraux, roulaient dans l'or et nageaient, souvent en mon absence, dans le champagne, croiriez-vous que c'est à peine si l'on couvrait mes frais de déplacement. Et nos organes les journaux conservateurs en appelaient à mon dévouement à mon patriotisme, aux chances de l'avenir qui me souriait. Tandis que les scélérats m'étaient leurs généreux sacrifices ils recevaient en sous main des subsides qui m'eussent à jamais mis à l'abri du besoin. Allez, papa Bonsens, vous n'êtes pas plus indigné que je ne le suis moi-même. Continuez donc, je vous prie.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Il me semble que les conservateurs sont si fins, si fins, qu'ils s'attrappent entr'eux et ils m'ont l'air si saffes qu'ils pourraient bien se manger les uns les autres. Moi qui ne suis qu'un innocent spectateur j'en ris et tape des mains.

Monsieur Bonsens allait reprendre ses observations lorsqu'un coup sec frappé à la porte l'arrêta. Entrez donc, crie-t-il après un instant d'attente.

La porte s'entrouvre, et l'on voit passer un bras, au bout du bras une main, entre les doigts de la main une lettre. Et une petite voix grêlée et perçante crie : *C'est pour le père Bonsens, une dépêche venue par le télégraphe souterrain, système électro-magique. Tarif : rien pour cent mots. Bonsoir la compa.....gnie !*

Ce dernier mot fut prononcé en imitant le cri du sifflet d'une locomotive, qui fuit comme un éclair accompagné de tonnerre ; la lettre fut lancée dans l'appartement et la porte se referma violemment.

Bonsens la ramassant :—C'est un farceur. Voyons ce qu'il nous dit. Lisant : *Ottawa, aujourd'hui à minuit. Au Bonsens. Le ministre des travaux publics qui vole tout à tour à Montréal, à Québec et de Québec à Ottawa, vient d'arriver dans notre ville. Il a dans le moment actuel une entrevue avec son maître suprême le ministre de la justice. Celui-ci, rouge de colère..... ou d'un dix-huitième verre de consolation, s'écrie :—Eh ! bien Languin, quelle nouvelle ? avez-vous enfin un collègue pour remplacer mon frère siamois, cet animal de Sir George qui s'est laissé mourir au moment où j'avais le plus besoin de lui.—Hélas ! mon cher Sir John, je ne désespère pas de réussir mais jusqu'à présent mes efforts ont été infructueux, pourtant avec un peu de patience et les grands moyens.....*
—By G—d ! that is too bad ! too devilish bad ! there, take a nip, Hector. Il emplit deux verres, en boit un et tandis que son collègue, faire la liqueur il le remplit de nouveau et l'élève au-dessus de sa tête :—*A la santé de milord Dufferin ! (il chante). He is a jolly good fellow, a jolly good fellow ! We shall never see his like again !* Allons, Hector, chorus !... ah je n'y pensais pas, tu ne chantes que des cantiques. Mais enfin comment se fait-il que vous ne trouvez personne. Morbleu, il me semble que parmi vos amis on doit trouver un homme prêt à prendre six mille piastres par année. Ah si mon pauvre George vivait nous n'aurions que l'embarras du choix. Oh diable vos députés canadiens français ont-ils pu avoir la tête quand ils vous ont choisi pour chef ? C'est toujours une grande *botheration !* comment faire ? Les membres de l'opposition vont crier comme des aveugles que le Bas-Canada n'est pas représenté ; il me semble que nous avions assez d'autres embarras ! Mauvaise affaire ! comme disait cette friponne de Nathalie qui a passé par là. Connais-tu Nathalie ? Oh ! tu es trop nigaud, *too great a devilish fool !*—Eh ! noble Sir John, ce n'est pas ma faute, après tout, mais bien la vôtre. Si vous n'aviez pas télégraphié à cet imbécile d'Allan, si vous n'aviez pas donné des reçus, rien ne serait arrivé. Si vous aviez fait comme moi l'on n'aurait rien pu prouver contre nous. Et puis cette affaire des écoles du Nouveau-Brunswick, qu'a-vez-vous besoin de risquer notre avenir sur une question comme celle-là. Pour

« quoi ne pas me laisser m'absenter. J'eusse
 « pu m'évanouir, feindre une indisposition
 « subite, enfin un moyen quelconque.
 « Voyez-vous, tous les amis auxquels je me
 « suis adressé me refusent à cause de ce
 « vote malheureux et maladroite. — Ce sont
 « des petits *cowards* et de plus des hypo-
 « crites. Ils n'ont pas accepté parcequ'ils
 « croient que nous allons culbuter. Les
 « imbéciles, ils ne me connaissent donc
 « pas. Enfin pourquoi nous mettre encore
 « une élection sur les bras. Il est vrai que
 « Laval est sûr pour nous, mais on eût pu
 « retarder. — Il n'y avait pas à balancer.
 « Bellerose, qui a le nez plus fin qu'il n'en
 « a l'air, m'a positivement menacé de voter
 « contre nous si nous ne le casions pas.
 « Et vous savez que nous n'avons pas de
 « voix à gaspiller. Quant à celui de Ter-
 « rebonne il a pris la question des écoles à
 « cœur, il est indépendant de fortune, veut
 « attendre et n'a pas voulu venir à notre
 « secours au prix de sa conscience. Je
 « me suis encore adressé à deux ou trois
 « autres, mais..... — Langevin tu m'en-
 « nuies. Let us take a drink. Can't
 « you sing the rögue's march? Here is to
 « your health! a ta santé! (Il boit et
 « chante) *Vive Ottawa, capitale du Canada*
 « *Langevin, Langevin, laderiva, laderiva*
 « *dondaine, laderiva dindon*; puis le mi-
 « nistre de la justice tombe sur un sofa et
 « s'endort..... comme un juste. Il ronfle.
 « *Bonsens*, cessant de lire. — C'est tout.

Le Docteur Bistouri. — Mais voyons la
 signature. Deux cornes rouges et dix grif-
 fes noires ! ! !

Quenoche. — Arrêtez un peu. Si c'est
 une magie, je n'en suis pas; car après tout
 il n'est que neuf heures et ce télégraphe
 nous apprend ce qui se passe à minuit.
 Avec toutes vos histoires ds châteaux, de
 diables et de sorciers, ça peut être des bé-
 nêtises, mais, malgré moi ça m'a fait faire des
 rêves affreux. Parlez-nous donc d'autre
 chose.

Bonsens. — Eh! mon pauvre Quenoche
 c'est quelque plaisant qui veut rire un
 peu. Je crois reconnaître l'auteur de cette
 drôlerie. Va, il n'a pas besoin d'être un
 bien grand sorcier pour deviner ce qu'il
 nous apprend. Mais je reprends la conver-
 sation où nous l'avons laissée. Durant la
 dernière session du Parlement fédéral,
 comme vous le savez sans doute, l'honora-
 ble représentant de Shefford fit éclater sur
 la tête des ministres et de leurs partisans
 un véritable coup de foudre en portant,

contre les premiers, l'accusation d'avoir
 reçu de fortes sommes d'argent de sire
 Hugh Allan le chef et principal actionnaire
 de la compagnie qui devait construire le
 chemin de fer du Pacifique et d'avoir con-
 sacré la plus grande partie de cet argent à
 corrompre les électeurs pour assurer le suc-
 cès de leurs partisans et par conséquent
 pour demeurer au pouvoir et, de plus, d'a-
 voir reçu.....

Boudin. — Cet abominable Monsieur
 Huntington a accusé le ministère d'avoir
 vendu le contrat du Pacifique aux améri-
 cains, tandis qu'il a été prouvé par tous les
 témoignages rendus devant la commission
 royale que nos ministres avaient horreur
 de ces gens-là et ne voulaient pas qu'il en
 figurât un seul dans la compagnie. Ce
 Huntington est un brigand et tous les dé-
 putés de l'opposition des vagabonds.....

Bonsens. — Mon pauvre ami ne t'emporte
 pas. Sans t'en douter tu ne fais absolu-
 ment que répéter ce que dit là-dessus ta
 gazette qui paraît avoir été payée pour cela
 et qui veut gagner son argent. L'honora-
 ble Monsieur Huntington a seulement
 accusé les ministres d'avoir reçu ces som-
 mes de Monsieur Allan sachant qu'il était
 en négociation avec des capitalistes améri-
 cains pour leur laisser avoir une part dans
 l'entreprise. Voilà ce qui a été clairement
 prouvé devant le public, par les lettres pu-
 bliées, et devant la commission royale, par
 le témoignage même des accusés. Cela est
 tellement vrai que pas un seul des journaux
 influents publiés en Angleterre n'a compris
 la chose autrement. Ils déclarent tous
 que les accusations de l'honorable et coura-
 geux député de Shefford sont vraies et
 qu'on n'a jamais vu pareil scandale sous le
 régime britannique.

Boudin. — C'est parcequ'ils ne reçoivent
 point la seule gazette que je lis. Ce sont
 des ignorants, des imbéciles qui ne con-
 naissent rien à la constitution anglaise
 puisqu'ils prennent le Niagara pour un lac.

Quenoche. — Vous avez qu'à voir ! Ça
 n'a pas grand rapport; car enfin moi qui
 connais le Niagara comme ma poche pour
 y avoir été avec les voyageurs de la Com-
 pagnie du Nord-Ouest, je ne connais pas
 grand chose aux questions parlementaires;
 mais enfin qu'ont dit les ministres quand
 cette roche leur est tombée sur la tête?
 Ont-ils demandé tout de suite de faire une
 enquête sur-le-champ afin d'éclaircir la
 chose, de prouver leur innocence et de con-
 fondre leur calomniateur?

Bonsens.—Non, mon ami. Le premier ministre s'est levé et a déclaré solennellement qu'il n'y avait pas un mot de vrai, puis il en a appelé à ses partisans qui, d'un vote unanime et sans vouloir rien entendre, ont déclaré que les accusations étaient fausses et qu'il n'était pas nécessaire d'en entendre davantage et ils se mirent à crier que le député de Shefford était un ci et un ça enfin tout ce que n'a fait que répéter la gazette unique que lit notre ami Boudin.

Jean-Claude.—Tiens! ce n'est pas malin. Ils avaient eu leur part du magot. Oh! si j'avais été là, je leur aurais dit: Vous êtes trop pressés, vous autres. C'est la poule qui a pondu l'œuf qui chante le plus fort. Allez, il y a quelque chose au bout du bâton qui ne sent pas le lys blanc, fleur d'innocence, comme disait la celle à Quenocho quand elle était couturière et qu'elle en mettait des imitations sur les chapeaux des belles demoiselles de la ville.

Bonsens.—Peu de jours après, le premier ministre, poussé par quelques uns de ses amis qui craignaient des révélations subites ou quelque catastrophe inattendue, proposa lui-même de nommer un comité de cinq membres des communes pour entendre les accusations, les témoignages à l'appui ou à décharge et faire rapport à la chambre. Il proposa deux messieurs de l'opposition les honorables Dorion et Blake et trois partisans du ministère, messieurs Cameron, un Macdonald de la nouvelle Ecosse et enfin le député Blanchet de Lévis. Je vous expliquerai plus tard les raisons probables qui firent tomber le choix du premier ministre sur ces trois derniers personnages. Quelqu'un demanda que le comité siégât immédiatement, mais Sir John, qui n'est jamais à bout de ruses, s'écria que les deux principaux acteurs dans les transactions qui ont eu rapport au chemin du Pacifique, messieurs Cartier et Allan étaient absents; qu'il fallait attendre leur retour afin de les entendre eux mêmes. Cette proposition, assez équitable fut acceptée sans objection et il fut décidé que le comité s'assemblerait à Montréal le 2 Juillet suivant, c'est-à-dire de l'été dernier.

Boudin.—Avoûe, mon cher Bonsens, que c'était loyal.

Languille.—Et bien imaginé.

Bonsens.—Lors du premier débat le premier ministre, ainsi que je vous le disais, n'épargna pas les injures à Monsieur Huntington, tout en affirmant qu'il n'y avait

pas une parole de vérité dans tout ce qu'il avait dit. Il le traita de menteur, de calomniateur. Il en appela même à Dieu comme témoin de son innocence et de celle de tous ses collègues. C'était fort, comme vous voyez, et aurait pu ébranler les représentants de l'opposition dont plusieurs même, surtout les nouveaux venus, crurent un instant que leur collègue de Shefford avait bien pu se laisser tromper.

Languille.—J'avoue que j'ai l'ai été moi-même et que je ne me suis pas fait faute d'attaquer de la manière la plus véhémente, partout où je les rencontrais, dans les hôtels, au coin des rues et jusqu'au fond des plus humbles buvettes, ceux qui osaient douter de l'intégrité de nos hommes publics. Mais du moment que j'ai vu publier l'assertion, appuyée des reçus mêmes de nos chefs, que des sommes d'argent leur avaient été mises entre les mains tandis que l'on se faisait tirer l'oreille pour m'accorder quelques bribes insignifiantes, alors je n'ai pas craint d'élever ma voix contre une corruption aussi éhontée, contre un abus aussi dévergondé de la confiance du peuple, contre un mépris aussi outrageant des précédents constitutionnels.

De Grosmont.—Satanchien! voilà un grand patriote.....à la nouvelle façon.

Bonsens.—Quelques jours après la nomination du comité d'enquête, monsieur Huntington voulut prouver à la chambre et par conséquent au pays même, que s'il avait pris sur lui le pénible devoir de dénoncer la conduite des ministres, conduite qui sape les bases des libertés publiques, rend complètement illusoire le système parlementaire, et déshonore la nation qui s'y soumet volontairement, du moins il ne l'avait point fait à la légère, mais sur des preuves suffisantes pour justifier une accusation et nécessiter un examen sérieux. Il tira de sa poche une liasse de papiers, et commença à lire la copie d'une des lettres adressées à des capitalistes américains par Sir Hugh Allan afin de les tenir au courant des progrès qu'il faisait dans les négociations qu'il avait avec le ministère pour obtenir le contrat de la construction du chemin de fer du Pacifique, des sommes qu'il lui avait fallu dépenser etc. A peine avait-il répété quelques unes des phrases du marchand-chevalier que le président de la chambre interrompit cette lecture sous prétexte que les règles parlementaires ne le permettaient pas. (A continuer.)

Abonnement: 3 centins par No.

N. AUBIN, Montréal.